



Clio. Femmes, Genre, Histoire

38 | 2013
Ouvrières, ouvriers

La fabrique du papier en Écosse au XX^e siècle

Traducteur : Siân Reynolds



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/11662>

DOI : 10.4000/clio.11662

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013

Pagination : 253-260

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

« La fabrique du papier en Écosse au XX^e siècle », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 38 | 2013, mis en ligne le 31 décembre 2015, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clio/11662> ; DOI : 10.4000/clio.11662

Tous droits réservés

Témoignages

La fabrique du papier en Écosse au XX^e siècle

Textes traduits et préfacés par Siân REYNOLDS

Les témoignages qui suivent sont tirés d'une série d'entretiens enregistrés par l'historien Ian MacDougall en 1996, et publiés en 2009 par la *Scottish Working People's History Trust*, association indépendante qui récupère les traces de l'histoire ouvrière écossaise¹. MacDougall a interviewé 33 ouvriers et ouvrières retraité-e-s ayant travaillé dans trois papeteries [*paper mills*] – Dalmore, Esk et Valleyfield – situées de longue date sur la rivière North Esk, près de la petite ville de Penicuik, à 15 kilomètres d'Édimbourg, capitale de l'Écosse. La fabrique du papier y était implantée depuis le XVIII^e siècle, profitant de l'eau de la rivière. Les trois usines ont maintenant fermé leurs portes, la dernière en 2004, et presque tous les témoins sont aujourd'hui morts. Nous avons reproduit ici des extraits des témoignages d'un homme né en 1913, qui a travaillé dans la papeterie presque toute sa vie, et de trois femmes, nées entre 1916 et 1919, y ayant travaillé surtout pendant les années 1930.

Les trois fabriques employaient depuis le XIX^e siècle des ouvriers/ères des deux sexes : en 1883 à Dalmore, il y avait 86 hommes et garçons, et 86 femmes et jeunes filles. Cent ans plus tard, avec une plus grande mécanisation, on comptait 133 hommes et garçons, contre seulement 47 femmes et jeunes filles. La manufacture du papier était (et reste) un processus complexe, demandant d'énormes machines, pour traiter les matériaux bruts, puis selon les

¹ © Scottish Working People's History Trust. Extraits traduits avec autorisation. Voir MacDougall 2009.

commandes, divers procédés de perfectionnement. Dans ces trois usines, la pâte à papier liquide devait passer à travers une série de salles : broyage, ajout de produits chimiques, séchage, calandrage, etc. Arrivées sur des cylindres géants jusqu'à la machine à couper, les bobines de papier fini étaient coupées en feuilles, que l'on devrait inspecter, compter, emballer, etc. Une division très rigide du travail était la règle : aux hommes la conduite des machines (calandre, colleuse, coucheuse, coupeuse etc.), aux femmes, majoritairement, les processus en fin de ligne : recevoir le papier coupé, et surtout revoir les feuilles pour le contrôle des ratés [*overhauling*?] et les compter en rames.

Les matériaux utilisés ont changé au fil du temps – à commencer par des chiffons, ensuite le sparte, puis surtout au XX^e siècle la pâte mécanique (à base de bois). Un des ouvriers les plus âgés se souvient toutefois des chiffons, employés longuement pour les billets de banque :

[En 1927] il y avait une douzaine de femmes dans la salle aux chiffons, qui triaient, pour éliminer les boutons, les agrafes, etc. On avait déjà désinfecté les chiffons quand ils arrivaient à l'usine, ils n'étaient pas sales [...] Les femmes les découpaient dans des pièces de six pouces carrés.

Une ouvrière ajoute, détail piquant, que pendant la Seconde Guerre mondiale « à Penicuik, tout le monde avait une petite boîte de boutons, tirés des chiffons » [p. 5-6].

À travers les témoignages, on peut constater que les deux sexes avaient des trajectoires divergentes : la plupart des hommes ont travaillé toute leur vie (30 à 40 ans) dans le même secteur, soit à Penicuik, soit dans d'autres usines à papier en Écosse. La plupart des femmes ont eu des trajectoires beaucoup plus courtes (9 ans en moyenne), car elles étaient quasiment obligées d'abandonner leur emploi en se mariant. Sans que ce soit inscrit dans le règlement, c'était la pratique presque universelle, jusque dans les années 1950, exception faite des années de guerre [voir plus bas, témoignage d'Helen W.] :

On ne travaillait jamais après s'être mariées. Non, je ne suis jamais retournée là-bas après mon mariage [p. 4].

Quand je me suis mariée, j'ai arrêté de travailler à l'usine. Toutes les femmes devaient s'arrêter ... Je pense qu'ils [les patrons] savaient qu'il y avait plein d'autres pour vous remplacer. C'était comme ça à l'époque [p. 109].

On s'attendait à ce que les femmes cessent de travailler après le mariage, et c'était encore le cas plus tard quand moi, je me suis mariée (Jean H., ouvrière née en 1931) [p. 504].

Elles étaient moins syndicalisées que les hommes, qui évoquaient volontiers le syndicat :

La plupart des ouvriers adhéraient. Ce n'était pas obligatoire, mais la majorité était au syndicat [p. 480].

Les femmes étaient moins syndicalisées. C'était surtout les hommes. Je dirais que les trois quarts des hommes y étaient avant la guerre, et peut-être la moitié des femmes [p. 315].

Ceci dit, l'aspect familial de l'emploi, où frères et sœurs pouvaient être embauchés dans la même usine, créait un réseau de solidarités, 24 heures sur 24.

Si on était dehors le soir, on n'avait pas peur, car on se disait: "ça va aller, il y aura des gens dans la rue, ou bien les hommes de la seconde équipe qui rentrent ou les hommes de l'équipe de nuit qui arrivent." Tu reconnaissais toujours un visage sur la route, des travailleurs qui allaient ou venaient faisant les trois huit, alors tu n'avais pas peur [p. 2]

*

* *

Comme tout témoignage personnel, ces souvenirs sont sujets aux précautions normales quand on fait de l'histoire orale. Pourtant, les descriptions du travail se recourent et se confirment, dans cette collection de plus de 600 pages. Pris dans leur ensemble (comprenant des détails sur la vie quotidienne et la culture des témoins), ces témoignages constituent la trace d'une communauté disparue, où « tout le monde se connaissait », et où Penicuik – « la ville du papier » – fut dominée par la présence, le bruit et l'odeur de ses trois usines. Le XX^e siècle en a vu disparaître beaucoup de la sorte, partout en Europe. La vie y était dure, les conditions presque impensables aujourd'hui: c'était pourtant hier, et quelques un-e-s de nos témoins vivent encore.

[*Note sur la traduction : La plupart des témoins s'expriment dans un anglais vernaculaire écossais qu'on n'a pas essayé de compenser par un dialecte français*]

Témoignage 1 : Robert W., ouvrier, né en 1913.

« J'étais employé d'abord au découpage. Il y avait deux femmes qui attrapaient le papier et un homme qui faisait marcher la machine. On y mettait le papier à raison de 5 rouleaux en même temps et on les coupait. Moi, je devais soulever la "toile", c'est-à-dire la bande de papier [...] Il fallait la mettre sur une broche, et voilà, elle partait. J'ai toujours travaillé dans le papier couché : c'était du papier brillant pour les magazines de luxe etc., dans l'imprimerie et l'édition... Plus tard je devais charger trois machines à couper. C'était dur pour un garçon de 14 ans. Mes pieds, oh, je ne pouvais guère supporter des chaussures après, mes pieds me faisaient si mal, à cause des planchers en ciment. [...] Et quand j'ai eu mes 16 ans, ils m'ont dit : "Maintenant tu vas aux calandres". C'est à dire les six cylindres filtreurs : coton, acier, coton, acier, coton, acier. Et quand le papier était fait, il entrait dans la coucheuse : il y avait des brosses qui allaient et venaient avec de la couche. Puis on le suspendait "en plis", comme on disait, et on le faisait tourner très lentement dans l'air, c'est un processus très lent pour le faire sécher. Et puis il fallait le conduire sur les super-calandres, en faisant très attention pour ne pas le marquer, car la plus petite tache sur les rouleaux, ça allait paraître sur la feuille. Tu appuyais sur les rouleaux et tu les faisais activer et tu en coupais une langue pour voir. Un échantillon, voyez-vous, pour le fini, à l'œil. Si c'était bon, tu montrais cela au contremaître, et lui de dire : "Vas-y !" C'était un travail qualifié, délicat, car il fallait pouvoir juger la qualité du papier » [p. 162-163].

[Soldat pendant la guerre, Robert W. a combattu en Extrême-Orient dans des circonstances traumatisantes. Il est revenu plus tard à Valleyfield, et a fini sa carrière "dans les bureaux"].

« Après la guerre, on a vu tous ces nouveaux types de papier. Quand j'étais aux bureaux, je faisais venir discrètement des échantillons de l'Allemagne, des magazines de luxe et ces grands livres qu'on vous envoie. À Valleyfield, nous faisons tout à l'ancienne, alors que les Allemands, ils avaient des méthodes modernes. Ce papier allemand, c'était vraiment beau, et je ne sais pas combien de fois moins cher

que celui que nous pouvions produire. Ils ont capté les marchés. Une direction médiocre et un manque de prévoyance, voilà pourquoi l'Écosse a perdu son chemin [...] Je suis allée voir une usine près de Londres. Ils avaient là six machines à fabriquer du papier. Nous, on n'en avait que deux ou trois, et encore situées dans des salles séparées, alors qu'elles auraient dû être rapprochées, comme les six en Angleterre. Et ces six machines, elles fonctionnaient comme des bombes, et on ne voyait personne autour ! Pas un homme, tout se faisait par électronique. Eh bien, chez nous, on voyait les gars qui traînaient des brouettes, et des hommes un peu partout. » [p. 174]

Témoignage 2 : Helen W., ouvrière, née en 1916.

« Quand j'ai commencé à l'usine, en 1930-1931, on était payées tous les 15 jours, une livre par quinzaine, d'où on prenait ta sécurité sociale... Moi, je donnais mon salaire à ma mère et elle me rendait mon argent de poche, une demi-couronne [2 shillings et demi].

On commençait le travail assez tôt. À six heures du matin. Puis on s'arrêtait pour le petit déjeuner. Moi, je rentrais à la maison, car j'habitais tout près. Tu faisais ta matinée, puis il fallait retourner à la maison pour déjeuner [une heure], ... puis tu avais fini à cinq heures. Oui, la journée était longue, depuis six heures du matin jusqu'à cinq heures, pour une fille de 14 ans. Mais c'était comme ça. On avait une demi-journée de congé le samedi. Alors ça faisait une semaine de 60 heures... Ce que j'aimais le plus, c'était la *salle* de contrôle [on utilisait le mot français "salle"], où tu étais aux pièces. Ce qu'on faisait, on visitait les feuilles, pour chercher des taches, des fautes de fabrication, et si oui, on les mettait de côté. Des fois il y avait plein de feuilles avec des fautes, il fallait faire très attention pour les repérer. Puis on avait un surveillant qui venait contrôler.

[...] Les contrôleuses, c'étaient toutes des femmes. Certaines tâches, il n'y avait que les femmes pour les faire. Sauf dans la salle de la coupeuse, où il y avait des hommes et des femmes ensemble. Les hommes faisaient marcher la machine avec un assistant. Puis les filles, ou bien on récupérait le papier, ou on l'emportait, il fallait l'attraper en bas de la machine.

J'avais 23 ans quand je me suis mariée en 1940. Il fallait abandonner le travail quand on se mariait. Pas de choix, c'était normal. Il n'y avait pas d'emploi dans l'usine pour les femmes mariées. On était toutes célibataires, sauf peut-être quelques veuves. Le chef ne venait pas te dire, "Il faut que tu quittes l'usine", mais on le savait. Et si tu demandais après de revenir, on te disait, "Eh bien, on va voir" » [p. 207-208]

[En fait, pendant la guerre, Helen W. a été rembauchée presque tout de suite, comme beaucoup de femmes, d'abord pour blanchir les chiffons. Après avoir été envoyée d'office dans la métallurgie, elle est revenue à Valleyfield à la fin de la guerre, y restant jusqu'à la naissance de son premier enfant en 1948, p. 208-209.]

Témoignage 3 : Frances P., ouvrière, née en 1919.

« Ce qu'on faisait [pour être embauchée] on allait à l'usine et on inscrivait son nom. Ma sœur, elle travaillait là à l'époque, mais je ne sais pas si elle a parlé pour moi. Mais tout le monde se connaissait, voyez-vous, et on se recommandait les uns les autres. Tu allais faire écrire ton nom sur la liste. Alors j'ai commencé à Valleyfield tout de suite après l'école.

Mon premier travail, c'était dans une section où on mettait le papier en paquets. Et nous, [les jeunes filles] on les enveloppait pour les envoyer. Tu n'avais qu'à les envelopper et sceller avec de la cire ou bien de la ficelle, ou du scotch. ... On avait toutes sortes de qualités de papier ... c'était pas mal intéressant. J'y suis restée deux ans. Puis je suis montée à l'étage à ce qu'on appelait le "*overhauling*" [contrôle]. Et là, tu étais aux pièces, tu étais seule, alors qu'en bas, on était payée à l'heure. Mais il fallait soulever de très grands poids : on vous apportait des brouettes pleines de papier, et tu en soulevais autant que tu pouvais, et des fois c'était vraiment éreintant. [...]

Je suis restée quatre ou cinq ans à contrôler. Si tu gagnais deux livres sterling à l'époque [par semaine, années 1930], c'était un bon salaire. Certaines, elles ont travaillé comme des folles, et peut-être qu'elles touchaient plus que ça. Mais ça dépendait de ton rythme de travail, et si t'avais la chance d'avoir un paquet plus maniable. Je veux

dire, on faisait des rames de 500 feuilles. Et puis nous, les filles, on devait les compter. Et puis tu touchais, disons, deux pennies et demie par rame. Cela dépendait du type de papier aussi.

Au fait, c'était assez intéressant comme travail, à y penser, surtout si tu pouvais aller le long des salles pour tout voir. [...] Si on t'envoyait faire une course, tu passais par là où on fabriquait le papier. Il suffisait de bien écouter, bien regarder, pour apprécier. Mais il n'y avait pas d'apprentissage, non, on ne t'emmenait jamais pour expliquer. Rien comme cela. Sauf à y aller toi-même pour voir, tu n'aurais jamais su comment on fabriquait du papier. Non, on était content [de rester là] [p. 280-282].

[...] Oh oui, on se coupait souvent les doigts. Très courant, ça. Quand tu apportais les feuilles, tu avais un petit doigtier en caoutchouc au doigt, mais ça te coupait les paumes des mains, et tu étais couverte de coupures. [...] Des coupures très, très fines. Les gens ne se rendent pas compte que ça coupe, le papier. On n'avait pas de gants. Non, ce qu'il y avait, c'était qu'on se coupait à la base du pouce, plutôt que sur les doigts » [p. 284].

Témoignage 3 : Joanna G., ouvrière, née en 1918.

Issue d'une famille nombreuse et pauvre, elle aurait voulu faire une formation de pharmacienne, mais l'argent faisait défaut. Embauchée d'abord à Esk Mill à 14 ans, elle se dégoûte des conditions de saleté dans cette ancienne usine. Quelques mois plus tard, elle entre à Valleyfield, et y restera pendant 9 ans, jusqu'à son mariage. Comme on peut voir, elle ne se laisse pas faire.

« Mon premier emploi à Valleyfield, c'était dans la salle du coupage. J'étais assise près de la machine à couper. On m'a demandé de prendre celle qui était très grande, le travail était lourd. On était trois filles, Annie Groves, Isa Withnell, une fille très grande, et moi. Isa, elle, était une travailleuse formidable. Car elle était grande, elle pouvait soulever le papier. Il fallait jeter le papier en haut pour faire des tas, avant de le faire passer à la salle où on comptait les feuilles. J'aimais bien notre machine, car je savais comment ça marchait. Le patron, Monsieur L. il m'appelait "Jonny" [Jeannot, prénom de

garçon]. Et je lui disais, “Je voudrais savoir comment ça marche, cette machine à couper”. Il m’a dit, “T’a pas besoin de savoir comment ça marche, les machines, tant que tu sais les faire marcher”. “Ah non”, ai-je dit, “si tu t’y connais, ça fait une différence”. Et alors cet autre mec, il est venu m’expliquer comment tout ça fonctionnait. Et Monsieur L. de dire : “J’ai jamais connu personne comme toi, tu insistes pour savoir tout ce qui est dedans”. Et moi je réponds : “C’est juste qu’il me semble que ne pas savoir grand’chose à ce qu’on fait, c’est pas bien”. On m’a déplacée au bout d’un moment. Si tu faisais bien ton travail, on te déplaçait après peu de temps. Je suis allée à la salle où on contrôlait [*overhauling*] ... Pour les filles, c’était le système : des filles quittaient une section, et d’autres étaient promues. Les femmes plus âgées partaient et les jeunes se mariaient. Quand on se mariait, il fallait partir. C’était possible [exceptionnellement] d’y retourner, mais il fallait faire la demande. [p. 244-245].

[...] Quand j’ai commencé à Valleyfield, on m’a dit de me syndiquer. Ce n’était pas obligatoire, on disait simplement “Ce serait une bonne idée”. Eh bien, j’étais là depuis seulement quelque temps, et on m’a demandé de siéger au comité... [Pour les ouvrières] il n’y avait pas une goutte d’eau potable. Juste un vieux baril cassé qu’on remplissait d’eau le matin... Et ça chauffait, avec la chaleur de l’usine. Mais à l’ancien comité, on avait peur de demander de l’eau, juste un verre d’eau. Et je me suis dit, “Je vais chercher de l’eau pour vous, si j’en crève !” Et [dans le bureau], y avait un type, très gentil, d’Édimbourg... Je savais de quoi il s’agissait, et lui de même. J’ai dit : “Il devrait y avoir un robinet dans toutes les salles, pour qu’on puisse boire. Car la fabrique du papier, ça crée une atmosphère très chaude”. Lui dit : “Mais il n’y a pas d’eau courante”. Et moi : “Eh bien, vous devriez organiser cela, n’est-ce pas ?” Et lui : “Vous avez raison”. Puis ils ont mis des robinets dans toutes les salles, et on m’a demandé quel type de robinet, et j’ai dit : “un robinet où tu appuies avec ton pouce, et ça jaillit en fontaine”. Eh bien, c’est ce qu’ils y ont mis » [p. 247].

Bibliographie

MACDOUGALL Ian (dir.), 2009, *Through the Mill: Personal Recollections by Veteran Men and Women Penicuik Paper Mill Workers*, Falkirk, Scottish Working People’s History Trust.